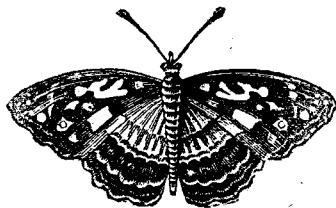


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue Romarin, n. 1; M^{me} Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.



LE PAPILLON,

JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉATRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

Esquisse provinciale.

II.

L'AMOUR.

L'amour est l'occupation des désœuvrés.
DIOGÈNE.

On a dit tant de choses sur l'amour; on a débité de si jolis pléonasmes depuis l'origine des siècles, qu'il faut être bien pauvre d'imagination pour chercher à coudre quelques feuillets au livre si rempli du cœur humain. Mais enfin, il est des phénomènes, comme dirait M. Barthélémy, qui font exception à la règle commune et variable de la nature; de ces sujets qu'on ne peut épuiser; abîmes béans dont on n'a jamais pu sonder le fond: l'amour est une de ces exceptions. — J'ai entendu des personnes nier son existence, le classer dans la catégorie vaporeuse des sylphides et des follets; espèces de rêves, disent-elles, que les hommes font tout éveillés. — L'opinion contraire, dédaignant d'entrer dans des raisonnemens à perte de vue, a posé à ses adversaires l'argument suivant: — Dans ce monde, mobile comme la pensée, où tout se transforme, où nos goûts d'aujourd'hui ne seront plus nos goûts de demain, il faut bien admettre comme réel et puissant ce qui est immuable. Or, l'amour, que tous les âges ont chanté; l'amour arrivé jusqu'à nous avec la poussière de tous les siècles, leur survivant à tous;

l'amour est toujours jeune, debout sur ces ruines que la vanité humaine croyait éternelles!

L'argument ne joue pas trop au paradoxe. —

Cependant, le système négatif ne se tiendra pas pour battu, car l'amour est un problème dont la solution n'est pas prochaine; c'est le secret de la nature! — Ainsi, vous, hommes qui croyez avoir parcouru l'échelle de la science jusqu'au dernier échelon, faites un pas, étendez le bras, le secret est peut-être à vous! — Sondez l'âme, l'éternité, l'amour!... Puis, ceux-là connus, sondez le cœur d'une femme! —

Savez-vous par où il vous faudra passer pour arriver jusqu'au cœur d'une femme? Vous sentez-vous le courage de dépouiller cet édifice de fleurs suspendu au dessus du précipice? De lui arracher, à cette femme, un à un ses sourires d'ange; d'étouffer sa voix mélodieuse; de voiler ses regards qui répètent le ciel; de broyer sous vos rudes mains ses formes délicates? — Alors, quand le prestige sera détruit; lorsque vos yeux pourront s'arrêter sur elle sans être éblouis; alors, mais seulement alors, — regardez: vous saurez ce que c'est qu'une femme.

— Huit jours après la cérémonie de la cathédrale, dans une charmante soirée, chez M. A..., je revis celle que j'avais cherchée au bal, au spectacle, à l'église. On la nommait Éléonore C...; elle était mariée. — Je ne vous dirai pas ce qu'il y eut de délicieux pour

moi dans une conversation de deux heures, bien courte, hélas! Avec cette inflexion de voix que les femmes savent si bien prendre, et d'un ton moitié léger, moitié confidentiel, elle me dit sa manière de vivre en province, ses plaisirs, et... jusqu'à ses ennuis, en me montrant, en riant, le grand cousin qui l'avait accompagnée à l'église, qui la conduisait partout : c'était un cousin de son mari. — Je lui sus un gré infini de sa dernière phrase, sur laquelle elle appuya : ce jeune homme m'avait inquiété d'abord. — Nous nous séparâmes en promettant de nous revoir.

Je la revis depuis, — bien souvent, — elle paraissait si heureuse d'être près de moi!

Moi aussi je crus alors que le sourire d'une femme venait du cœur! Que ses yeux réfléchissaient son ame! Moi aussi je crus alors aux syllabes d'amour de cette voix si douce, si caressante! Je le savourai un jour cet amour pur, délirant; jeune et impétueux, je crus à lui comme on a besoin de croire au bonheur! Je lui jetai mon avenir; il n'en voulut pas! — C'est peut-être ma faute, car je tremblai un instant devant le chemin qu'il voulait me faire parcourir !

(*La suite à un prochain Numéro.*)

HISTOIRE D'UN CURE-DENT

ÉCRITE PAR LUI-MÊME.

Je suis noble !

Une de mes aïeules a sauvé le Capitole. Je ne dis pas cela pour tirer vanité de ma naissance, car personne plus que moi ne dédaigne les illustrations du hasard. Celui-là seul est vraiment grand qui est monté haut par la force de ses propres ailes.

Né, il y a deux ans, des plumes d'une oie de basse-cour, je suis tombé entre les mains d'un professeur du collège royal; j'étais plume alors.

On ne se se figure pas toutes les sottises que j'ai écrites !

Mon maître avait la manie de faire des vers. Je me souviens qu'un jour il me força même de rimer un couplet, prétendu spirituel, en l'honneur d'un prince qui voyageait. Je n'ai jamais tant souffert de ma vie. Je suis sang et encré.

Sauf les vers, ma condition était douce. Atteint une fois seulement des blessures du canif, je pouvais me dire presque vierge. Rarement mon maître me battait; car, ainsi que la plupart des auteurs, il avait coutume de s'extasier devant toutes les sornettes dont je noircissais son papier à sept sous la main.

Et puis, tous les soirs j'allais à la promenade. Fiché dans la perruque de mon patron, droit au dessus de son oreille, j'avais l'agrément d'admirer la campagne par dessus ses épaules.

Si une mouche ne l'avait piqué sur le bout du nez,

je serais peut-être encore aujourd'hui fiché dans sa perruque.

A quoi tient la vie ?

En se donnant un violent coup de poing sur le visage pour écraser la mouche, mon maître fit trembler sa perruque, et je tombai sur l'herbe.

Il ne s'aperçut pas de ma chute.

Malgré sa manie de me faire rimer des alexandrins, mon maître était un bon homme, et je l'aimais. Si j'avais su parler, je crois que je l'aurais averti de ma chute ; mais il ne m'avait appris que l'écriture...

Je passai la nuit couché sur l'herbe.

Le lendemain au soir, un dessinateur de fabrique vint en compagnie d'une grisette, dans le pré des Broteaux où mon maître m'avait laissé choir.

Ils s'assirent tous deux à côté de moi.

Le dessinateur me trouva sous sa main et me mit dans sa poche, de sorte que je n'ai jamais bien su ce qui s'était passé ce soir là.

Tout ce que je puis dire, c'est que deux jours après mon nouveau maître me tira de ma prison, m'essuya avec un linge fin, me fendit, me frisa, me tailla, me bichonna et me retailla de façon que je moulai une lettre superbe pour une demoiselle Clémentine, que le dessinateur appelait *cruelle*. Tout me porte à croire que ce reproche ne pouvait s'adresser à la grisette qui s'était assise sur l'herbe avec lui.

Quoi qu'il en soit, le dimanche suivant mademoiselle Clémentine déjeuna avec mon maître. Au dessert, mademoiselle Clémentine demanda un cure-dent. — Abomination !

Mon maître... quel nom donner à ce barbare ? Il me dépouilla de mes plumes, il m'arrondit le bec, il... Oh ! jeune homme insensé ! oh ! barbare Clémentine, quel mal vous m'avez fait !

Clémentine me passa plusieurs fois dans ses dents de perle, puis elle me jeta par la fenêtre.

Mais il se passe des choses bien étranges dans la vie d'une plume.

Une de ces femmes qui vendent dans les cafés des petits paquets de cure-dents pour deux sous, — vous savez ce que je veux dire ? — Eh bien ! une de ces femmes eut l'honnêteté de me ramasser dans la rue, la bonté de me polir, et la friponnerie de me revendre comme neuf.

L'homme des bons dîners, le restaurateur Schimper, m'acheta avec trois ou quatre mille autres ; et hier au soir on me servit à table, en assez joyeuse compagnie. Je dinai avec des gens de lettres. Ces messieurs, après boire, parlèrent journaux. — Faites-nous un article pour le *Papillon* de demain, dit l'un. — Sur quoi ? — Je ne sais. — Sur ce que vous voudrez... Sur ce cure-dent.

Et il me désignait du doigt.

— Volontiers; je vais écrire son histoire. Garçon, un canif. — Faut-il une plume ? — C'est inutile. Et se

tournant vers ses camarades : « Afin que l'histoire soit authentique, messieurs, ce cure-dent doit la redire lui-même. Personne ne sait mieux que lui ses propres aventures. Je ne lui soufflerai pas le mot, je vous le proteste. Il faut lui laisser librement écrire sa vie. »

Le jeune homme me fendit la tête, me tailla, me plongea dans l'encre et me dit : écris.

Et là, sur la table, au milieu des bouteilles de Champagne, j'écrivis la présente histoire, laquelle je déclare être mon histoire authentique et véritable, en témoignage de quoi j'ai apposé ci-contre mon paraphe.



UN SOUVENIR.

A ELLE.

Comme une lampe d'or de sa pieuse flamme,
La nuit, du temple saint trahit l'obscurité,
Ton chaste souvenir, de sa tendre clarté,
Dans le calme du soir luit sans cesse à mon ame!

Comme un souffle d'amour qui me fait tressaillir,
C'est lui qui suspendant l'insomnie à ma couche,
Quand je veille dans l'ombre, évoque sur ma bouche
Ce murmure où ton nom passe avec un soupir!

Lorsque je dors, c'est lui qui, rappelant mes songes,
Me ramène au vallon où l'amour a passé,
Et qui créant un jour dans un jour effacé,
Ressaisit le passé sous de rians mensonges!

Et lorsque je m'éveille, aussi prompt que le jour
Qui d'un rapide éclat inonde ma paupière,
C'est lui qui revêtant l'image qui m'est chère,
Vient me parler déjà d'espérance et d'amour!

H. C. GAUBERT.

UN BAL MASQUÉ.

Un bal de peuple, c'est de la joie, du bruit, c'est de l'existence dépensée follement entre toutes les manières folles. Un bal de grand seigneur ou de riche, c'est de l'ennui, de la symétrie, des toilettes compassées, et des lignes de femmes tirées au cordeau, pour la régularité du coup-d'œil et l'amour-propre du maître, qui se ruine quelquefois et se prive toujours pour faire danser des indifférents!

Mais un bal public, un bal de théâtre, c'est autre chose encore. Chacun payant son écot, ne doit rien à personne ; liberté et gaîté voilà la consigne ; les préjugés, la roideur et l'ennui restent à la porte, déposés au vestiaire avec les soques et les manteaux. C'est une

vie nouvelle qu'on commence, vie d'abandon et de folie ; songe peut-être, mais quel est ici-bas le plaisir vrai qui ne soit pas un songe !

Ecoutez l'archet qui va animer toute cette foule qui roule pèle-mêle sur elle-même, comme une mer houleuse. Paraissez, masques de tous genres, gais arlequins, sémillans figaros, honnêtes basiles ; accourez, folâtres bergères, séduisantes odalisques, sombres dominos ; la joie est pour tous, et vous en aurez votre part. Il y a ici le budget de la folie ; mais elle ne veut ni cumulards, ni sinécures.

Touts'anime... la déliante *galoppe* se déroule comme un serpent aux mille couleurs ; tantôt un mouvement vif la jette par anneaux bigarrés au milieu de la foule qui se presse pour voir, tantôt un voluptueux balancement met face à face des mains qui se cherchent, des yeux qui s'appellent. C'est, en vérité, une délicieuse chose que la *galoppe*, importée des grands salons de Paris sur les planches d'un théâtre ; mais je ne voudrais cependant pas que ma sœur ou ma femme figurassent dans une danse de cette nature ; à danger égal, la valse me semble encore moins équivoque.

Mais le bruit a cessé, le mouvement a fait place au repos, c'est-à-dire à un autre genre de mouvement. Voici venir la causerie, et la causerie familière du masque a bien des attractions. Ignorer à qui appartient ce joli pied qu'on a long-temps admiré lorsqu'il passait comme un gracieux éclair dans le tourbillon de la valse ; à qui cette main potelée dont un gant léger dessine les doigts effilés en fuseau, à qui cette taille svelte et flexible comme un arbrisseau de printemps. Est-ce une comtesse ou une marchande de modes que la nature para de tous ces trésors ? voilà le doute, et ce doute est un charme de plus. Les illusions fascinent le cœur, la tête se monte pour un beau idéal que lui présente une imagination électrique... on est heureux alors... heureux comme à vingt ans ; mais gare le réveil !

Le bal est pour l'homme usé une source de nouvelles jouissances qu'il ne peut rencontrer à froid dans la société guindée, telle que les salons nous l'ont faite. Le mystère donne du prix à ce qui n'en aurait quelquefois pas du tout dans la vie réelle ; mais peut-on se plaindre d'une heure d'erreur, quand cette erreur enivre ?

Que de mots jetés au hasard, que d'intrigues nouées et dénouées dans un étroit espace où tout se mêle, se confond, et où le chaos seul est l'ordre voulu. Femmes, jolies ou non, masquez-vous pour venir au bal, votre amour-propre féminin et votre coquetterie y trouveront leur compte : l'imagination des hommes vous rendra plus séduisantes que la beauté même.

Mais déjà les lustres pâlissent, les figures se fanent, la vie du bal est près de finir. Voilà l'heure du désenchantement : il faut redevenir ce qu'on était avant d'y entrer, et le positif de l'existence n'est jamais sans

amertume; même sous le sourire du front, il y a presque toujours des larmes au fond du cœur. Allons, jolis masques, reprenez l'actualité de votre état. Il n'y a plus ni odalisque, ni arlequin, ni bergère, ni pierrot : il n'y a plus que des hommes et des femmes ordinaires, comme il n'y a plus que du carton et des cercles de bois quand un feu d'artifice est tiré : c'est le squelette du plaisir mis à nu, sans chair et sans forme. Vous êtes réveillés, quittez le bal qui vous a enivrés comme l'opium des Orientaux; quittez un monde idéal de déceptions si tendres et si multipliées, et sortez en vous promettant de revenir, dans huit jours, vivre encore quelques heures de la vie d'un bal masqué; c'est de la fumée, mais elle est douce, et je suis sûr que dimanche prochain je vous retrouverai encore au Grand-Théâtre.

E. DE LAMERLIÈRE.

CHRONIQUES LYONNAISES.

On nous promet mardi, aux Célestins, une représentation au bénéfice de Barqui, dont la composition nous semble très-heureuse. Trois des vaudevilles nouveaux qui ont obtenu le plus de succès sur les divers théâtres de Paris, et la remise de *Chabert*, ouvrage qui n'a été joué qu'une fois au Grand-Théâtre; tels sont les éléments de succès choisis par le bénéficiaire. *Grillo ou le Jardinier et le Banquier*, *la Prima Dona*, et *la Puritaine*, voilà de quoi piquer la curiosité. Barqui, dont le talent est si bien apprécié, ne peut donc manquer d'en trouver la récompense dans l'empressement du public, et le public est cette fois sûr de s'amuser; ce qui ne lui arrive pas tous les jours.

— Les théâtres de Paris, de Bruxelles et de toutes les grandes villes se sont fait un devoir de payer sur la scène un dernier tribut au génie d'Hérold, trop tôt ravi à la gloire et aux plaisirs de la France. Croyant que Lyon ne resterait pas en arrière, un de nos collègues avait composé quelques couplets qu'il se proposait de faire chanter au Grand-Théâtre, et que nous nous faisons un plaisir de publier, puisqu'ils ne paraissent pas devoir obtenir l'honneur auquel ils étaient destinés.

A HÉROLD.

Air de la Ballade d'Alice (Zampa).

Parfois pour le génie
La gloire est un poison,
Elle abrège une vie
Promise au Panthéon.
Pleine d'amour son aile
Sur Hérold vint s'ouvrir;
Sa faveur fut mortelle :
Le bonheur fait mourir.

Des arts, de l'harmonie,
O patrie,
Pleure aujourd'hui
Ton glorieux appui.

Cygne au brillant ramage,
Hérold près du tombeau,
Pour adieux au rivage,
Dit son chant le plus beau.
Sa dernière victoire
Causa tous nos regrets;
A ses lauriers la gloire
Mêla de noirs cyprès.

Des arts, de l'harmonie,
O patrie,
Pleure aujourd'hui
Ton glorieux appui.

Vous, amis du génie,
D'Hérold prenez le deuil!
Que de chants d'harmonie
Enfouis dans son cercueil.
Ici-bas son voyage
Ét pour nous de beaux jours :
Bien court fut son passage,
Ses chants vivront toujours.

Des arts, de l'harmonie,
O patrie,
Pleure aujourd'hui
Ton glorieux appui.

LÉON BOITEL.

Avis Divers.

— Depuis long-temps les Dames se plaignent d'être généralement mal chaussées à Lyon. Aussi nous empressons-nous de leur annoncer l'établissement rue St-Dominique, N° 5, au 1^{er}, du Sieur RAVU, cordonnier de Paris, qui a le grand talent de fabriquer des brodequins extraordinairement justes et qui ne forment aucun pli sur la jambe. Ses prix sont très-modérés, et il nous semble mériter à tous égards la faveur dont les Dames commencent à l'honorer.

— M.me CHEVALIER, artiste attachée au Grand-Théâtre, a l'honneur d'informer le public qu'elle vient d'ouvrir à son domicile, place du Plâtre, n. 18, au troisième, un magasin parfaitement assorti en costumes de bal, dominos, habits de caractère, etc., etc. Tous ces costumes sont de la plus grande fraîcheur et de la plus grande élégance; les personnes qui autrefois faisaient à grands frais des déguisements pour bals de société, pourront, cette année, s'éviter cette dépense en visitant l'assortiment de M.me Chevalier, où elles trouveront, à des prix très-modérés, tout ce qu'elles pourront désirer de plus riche et de plus *fashionable* en ce genre.